



# Réception d'Hubert Nyssen

DISCOURS DE JACQUES DE DECKER  
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 5 JUIN 1999

Monsieur,

Cette apostrophe a quelque chose, nous le savons, de désuet et même de déplacé dans une assemblée d'écrivains, qui le plus souvent ne s'interpellent ni ne s'écrivent en se donnant du « monsieur ». Et cependant, dans votre cas, l'expression me paraît s'imposer. J'ai passé quelques semaines à tenter d'en savoir plus sur vous, et ce que j'ai cru devoir déceler me fait vous appeler « monsieur » parce que vous en êtes un, tout simplement. Un grand monsieur, à qui l'on a envie de tirer son chapeau, si l'on en portait encore. Un homme, dont la cohérence, la détermination, le courage forcent le respect. Votre modestie dût-elle en souffrir, votre parcours est exemplaire, même si je doute qu'on puisse un jour l'égaliser. Vos près de trois quarts de siècle de voyage sur la terre sont une sorte d'épopée personnelle, où l'invention, l'ambition, le refus des idées reçues, le pouvoir de les éradiquer, le goût des idées inédites et la force de les imposer se manifestent continûment. Vous êtes de la trempe des pionniers et des aventuriers, mais aussi des fondateurs et des organisateurs. Vous êtes béliet, vous foncez, mais à la différence du taureau, si je puis me permettre cette incursion dans une pseudo-science qui apparemment nous amuse autant l'un que l'autre, vous ne vous écrasez pas le museau sur l'obstacle, vous savez négocier avec lui. L'originalité, la volonté vont de pair, chez vous, avec l'habileté et la patience. Excusez ce portrait qualitatif, d'entrée de jeu. Il reflète ce qui vient à l'esprit de quiconque vous examine d'un peu près. Et en même temps, ai-je envie de dire, il ne révèle rien d'essentiel. Du

moins en l'occurrence, je veux dire ici, en cette académie qui vous a élu, vous en tant qu'écrivain.

Mesdames et messieurs,

L'homme que vous avez devant vous est un inconnu illustre. Sa face publique a dissimulé aux yeux du monde sa face secrète, qui est pourtant la principale, celle qui n'a cessé de l'aimer, qui lui a toujours tant importé qu'il ne l'a jamais trop exhibée, qu'il s'y est longuement préparé, a organisé sa vie autour d'elle, a construit son espace en fonction d'elle. Cette voie-là, c'est celle de l'écriture. Une voie qu'il a suivie inlassablement, une voix qu'il a écoutée dès ses plus jeunes années, mais qu'il a d'abord cadastrée en cartographe-né qu'il est, avant de s'y lancer vraiment, une voix à laquelle il a prêté soigneusement l'oreille chez les autres avant de lancer son propre cri. Une voie, surtout, qu'il a ouverte à d'innombrables consœurs et confrères venus des quatre coins du monde, auxquels il a permis de trouver un public. C'est cela, son côté conquistador dont je parlais tout à l'heure : il a défriché pour le lecteur français des territoires ignorés, des *terme incognitae* où les autres se sont engouffrés depuis. De tout cela, je vous en dirai plus dans quelques instants, mais en répétant que ce n'est pas ce qui nous importe d'abord.

Ce qui compte, c'est une œuvre de poète et de prosateur qui s'est épanouie à l'ombre de ces activités qui en auraient absorbé d'autres totalement. Et une œuvre au plein sens du terme, qui ne donne pas l'impression d'avoir été écrite négligemment, dans des moments perdus, mais construite pierre à pierre, et dont l'organisation frappe par sa cohésion. Elle n'est pas terminée, tant s'en faut, mais on en voit déjà les grandes constantes et les noyaux inspireurs. Elle est composée dans le souci de former un ensemble, et de permettre des emboîtements, parce qu'elle correspond à quelques hantises, à de grands thèmes fondateurs, maintes fois revisités, comme pour mieux formuler leurs énigmes et leurs questions lancinantes. Ces lignes de force, je les ai repérées parce que j'ai lu ou relu vos livres d'un souffle, comme ce genre d'exercice le réclame, et je puis donc dire de visu qu'ils se disposent, selon une métaphore qui vous est familière, en arborescence. L'arbre de votre œuvre existe, je l'ai contemplé, il a ses racines, son tronc, ses branches et ses fruits, il est solide, feuillu et odorant, il vous survivra, ce qui est la

fonction et la noblesse des arbres. J'irai jusqu'à dire qu'il ne se déploiera vraiment que lorsque vous ne l'encombrierez plus. Ce n'est pas que je le souhaite, je disais cela seulement pour vous rassurer sur le sort de vos plantations...

L'intérêt que je porte à vos livres me dissuaderait presque de parler de votre vie. Mais elle est si romanesque par elle-même que j'aurais scrupule à priver l'auditoire de son récit. Vous êtes né à Boendael, faubourg de Bruxelles comme Megara l'est de Carthage, en 1925, le 11 avril très exactement, ce qui a son importance, parce qu'à quatre jours près, vous auriez pu naître treize ans après le naufrage du Titanic. Pour avoir une fille née un 15 avril, et qui a vu le film de Cameron plus souvent qu'à son tour, je sais combien cet anniversaire peut compter pour certains béliers, qui voient dans cette catastrophe un gigantesque signe du destin : plusieurs de vos romans, *La mer traversée*, *Des arbres dans la tête* et *Le bonheur de l'imposture* surtout, en témoignent. Votre mère est frappée par cette coïncidence, elle qui voit dans ce naufrage la conséquence de la hâte, de la démesure et de l'avidité des hommes, trois défauts que vous combattrez sans cesse, et dont les contraires, la patience, l'équilibre et la probité, expliquent nombre de vos choix, fussent-ils les plus risqués. Cette mère apparaît le plus souvent dans vos livres sous le nom d'Adrienne, et elle vous inspire les sentiments les plus mêlés, dont je laisse l'analyse à des paysagistes futurs, puisque c'est ainsi que vous nommez les psys. Votre éducation, vous la devez surtout à des grands-parents paternels : lui est un ingénieur très engagé à gauche, ruiné par une invention qui n'a pas eu le succès escompté, elle est Tourangelle, lectrice enragée, conteuse pleine de verve, qui vous abreuve de Cervantès et de Dickens. Vous lui rendez si souvent hommage, notamment dans votre *Éloge de la lecture*, qu'il faut la tenir pour votre grande initiatrice, votre première « petite mère », comme vous appelez, dans un superbe cycle de poèmes, une théorie de femmes qui vous ont à chaque fois remis au monde. Elle n'est pas la tragique, « la folle éventrée dont l'amour, un soir de rafle, m'a filé entre les doigts », elle n'est pas la pieuse, celle qui vous a fait « cocu de Dieu », elle n'est pas la truculente Jeanne, ni la féline Sonia, que vous énumérez en un inventaire qui est comme une autobiographie de la gratitude amoureuse, elle est celle qui a posé les bases de ce qui deviendrait votre quête vitale.

En fait d'initiateurs, vous en aurez bientôt deux autres, deux instituteurs qui exercent leur art dans une école communale forestoise. d'un est plasticien, Charles Hoffman, l'autre est écrivain, Albert Ayguesparse, que nous chérissons tous ici, et qui vous aurait certainement accueilli dans cette maison s'il avait pu parfaire son siècle traversé. Tous les deux vous reconnaissent des aptitudes dans leurs arts respectifs. C'est Ayguesparse qui l'emportera, et ne cessera de vous encourager, notamment en vous faisant débiter, comme tant d'autres, dans *Marginales* et en vous faisant rencontrer Charles Plisnier. Un autre représentant du corps enseignant jouera un rôle décisif dans votre apprentissage de la vie. C'est une femme, elle est jeune, belle, savante et passionnée. Elle vous bouleverse. La guerre fait rage, qui vous a permis de découvrir le Midi durant l'exode, et de sentir confusément que ce pays-là vous était plus destiné que celui où vous êtes né. L'enseignante en question est dans la résistance. Elle vous met à contribution. C'est l'amour qui vous mobilise, tout autant que la lutte antifasciste à laquelle votre grand-père, qui accueillit des réfugiés espagnols, vous a gagné. Un soir, vous êtes postés à Boitsfort, sur un talus de chemin de fer, pour observer le passage d'un convoi. Des Allemands l'arrêtent. Elle mourra écartelée dans un camp nazi. Il n'y a pas de déclenchement de l'écriture sans un séisme intérieur qui creuse un cratère dans l'être que seule la littérature peut combler. Le romancier Nyssen est né de cet arrachement premier, d'une union inaccomplie que la mort exclut à tout jamais. C'est là que l'arbre prend racine, et c'est en le nommant que vous deviendrez romancier, ce sera *Le nom de l'arbre*, votre premier roman, qui ne paraîtra, insistons-y, que trente ans après l'événement. La maturation, chez vous, n'est pas un vain mot.

Au sortir de la guerre, vous commencez des études à L'ULB, dont vous claquez la porte en raison d'une querelle avec un professeur, vous adhérez au parti communiste, dont vous vous trouvez exclu parce que vos camarades n'apprécient pas que vous reconnaissiez du talent à Hemingway. Ce sont les années des premiers métiers, du premier mariage, avec Inga Christiane, mère de votre fille Françoise, qui héritera de votre passion d'éditeur. Vous écrivez, vous ne montrez rien. Gorki et Ayguesparse vous ont convaincu qu'il faut avoir vécu pour écrire. Cette période, vous la raconterez dans votre troisième roman, *Des arbres dans la tête*, avec une dose certaine d'ironie, et le sentiment, vu à distance, que vous n'en

étiez toujours qu'au stade du dégrossissement. Une profession s'impose à vous, avant que vous ne vous y imposiez, c'est la publicité. Vous y excellez au point que vous créez bientôt votre propre agence. L'entrepreneur en vous s'est éveillé, et il ne détellera plus désormais. Sans croire, comme on le dit volontiers dans ce milieu, que « les publicitaires sont les écrivains de ce siècle », vous vous diversifiez bientôt en ouvrant un théâtre, doublé d'une salle d'exposition, où vos dons de découvreur de talents ont de quoi s'aguerrir. Des chanteurs, comme Barbara, des comédiens, comme Guy Lesire, des artistes, comme Fontana, des musiciens, comme Tamas Vasari, feront leurs armes dans cette manière de centre culturel privé situé avenue Molière à Bruxelles. Vous, de votre côté, faites les vôtres sur le plan de la littérature. Vous tenez une chronique littéraire dans la revue *Synthèses*, où vous accueillez aussi de nouvelles plumes : vous publierez la première nouvelle de Pierre Mertens, *La leçon particulière*, et je vous en suis reconnaissant, parce que cette lecture a produit en moi un des chocs littéraires décisifs de ma vie, et une rencontre qui ne l'est pas moins. Et vous interrogez, en vue d'entretiens pour la radio belge, quelques auteurs sur leur conception de l'écriture.

Ces rencontres sont importantes, certaines seront déterminantes. Non seulement vous faites parler Duras ou Nourissier, et ces conversations restent très révélatrices aujourd'hui, mais vous y soumettez à la question deux hommes qui ont beaucoup compté dans votre cheminement : Max-Pol Fouchet et Yves Berger. Le premier est un peu oublié : n'éprouvent un attachement nostalgique pour lui que ceux, de moins en moins nombreux, qui se souviennent de ses fabuleux monologues face à la caméra dans *Lectures pour tous*, l'émission de Desgraupes et Dumayet qui a, avant *Apostrophes*, inauguré les noces ambiguës entre littérature et télévision. Fouchet va être un de vos accoucheurs, en témoigne la préface qu'il écrira à votre ensemble poétique *La mémoire sous les mots*. Berger, ce Provençal qui rêve du Sud américain comme vous êtes un homme du Nord aimanté par le sud de la France, va vous éditer. Le livre où vous rassemblez ces entretiens, qui parut il y a trente ans, *Les voies de l'écriture*, s'achève sur une conclusion, un code de conduite de l'écrivain, que vous rédigez avec la ferveur d'un néophyte, mais qui éclaire, sans nul doute, ce que vous allez faire désormais. « On ne saurait être écrivain si, dans l'écriture, l'on ne s'accepte soi-même sans fards, sans filtre, sans omissions et, s'il le faut, contre soi », y dites-vous, ainsi que : « Engager les autres pour se préserver

soi-même confine à l'imposture. » Ces principes, on va les retrouver lorsque paraîtront quelques années plus tard vos premiers livres à part entière. Mais on sent aussi dans ce recueil votre goût du contact avec les écrivains, dont vous ne vous départirez jamais, qui vous inspire maintenant encore cette curiosité de rencontrer des débutants que vous comptez éditer aussi bien que votre commerce avec les grands auteurs qui sont devenus vos familiers : bien des pages des trois volumes de *L'éditeur et son double* témoignent de ce goût du dialogue, l'une des modalités de cet *Entretien infini* tel que Blanchot définit la littérature.

L'année de parution des *Voies de l'écriture*, 1969, se situe à l'épicentre d'une période capitale pour vous : de grandes mutations, dont vous êtes d'ailleurs l'instigateur, indiquent que vos choix sont faits. Vous venez de rencontrer Christine Le Boeuf, la petite-fille d'Henry Le Boeuf, qui fit tant pour que le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles existe qu'on a donné son nom à la salle de concert où, il y a quelques jours encore, se vivaient les soirées enfiévrées du Reine Élisabeth. Vous lui proposez toutes les bascules à la fois : changement d'activité, de pays, bientôt de nationalité. Non seulement elle acquiesce, mais vous appuie. Et vous faites l'acquisition, non loin d'Arles, d'un mas où vous vivez toujours, et où naîtront non seulement vos deux enfants, mais les éditions Actes Sud. Je ne veux pas m'attarder sur cette dernière aventure, parce qu'elle est la face la plus visible de votre situation sociale. Pour résumer ce que cette entreprise représente, quelqu'un a dit un jour qu'il y avait deux grandes initiatives de ce type, en France, au XX<sup>e</sup> siècle, c'était Gallimard à Paris et Actes Sud hors de Paris. Il y a du vrai dans ce rapprochement. Mettre sur pied et faire prospérer un centre éditorial de cette importance en province (plus de trois mille livres édités en vingt ans, près de cent personnes employées actuellement) est un incroyable défi. Réunir le catalogue extraordinairement cosmopolite de cette maison, faire d'Arles, où elle devra bientôt s'installer en un nouveau centre culturel privé qui est l'épanouissement de ce que vous aviez réalisé à Bruxelles, une sorte de capitale internationale de la traduction littéraire, cela tient du prodige. Vous faites fi du scepticisme, de la tiédeur, voire de l'hostilité ambiants. Sans hâte, avec mesure, et sans âpreté au gain rapidement récolté, vous évitez les écueils, j'allais dire les icebergs, et vous faites de votre chaloupe qui était au départ un atelier de cartographie, d'où sa toujours étrange appellation, un paquebot de l'édition française et européenne, dont vous

veillerez à ce qu'il reste toujours à hauteur d'homme, de cet honnête homme d'aujourd'hui dont vous enrichissez la bibliothèque comme personne.

Je viens de faire, en un paragraphe, quelques grands bonds dans le temps : votre installation au Paradou, c'est en 1968, la fondation d'Actes Sud, c'est dix ans plus tard, et les chiffres qui en donnent la mesure actuelle, vous les avez communiqués l'an dernier, à l'occasion de ses vingt ans d'activité. Ces trente années-là sont aussi, et, je le répète, c'est ce qui nous importe avant tout, celles où se déploie votre œuvre. Vous écrivez depuis toujours, mais il vous faut cette transplantation pour donner une forme que vous estimez communicable à votre vocation première. Une rencontre vous y aide, que vous faites en 1970. Albert Cohen a été frappé par la qualité de votre recension de *Belle du Seigneur*, dans *Synthèses*, et demande à vous voir. Vous allez devenir son confident, bientôt son exégète. Un petit livre admirable va en résulter : votre *Lecture d'Albert Cohen*, dont vous voulez qu'il se garde autant des « indiscretions biographiques » que des « arabesques de l'érudition », travers que je tente à mon tour d'esquiver dans ces propos. Vous y dites, à propos de l'œuvre de Cohen prise dans son ensemble : « Au premier regard, l'ordonnance du monumental est insaisissable sous la profusion, l'effervescence s'oppose à l'immobilité. (...) Pour retrouver le dessein, la thématique, la structure, il est nécessaire de témoigner de cette forme d'amour, la patience. Alors seulement s'impose le caractère répétitif d'une construction sans cesse reprise, amplifiée, comme si l'auteur (l'architecte ?) avait décidé de ne composer qu'un seul livre, de plus en plus vaste. »

Quand on aborde votre œuvre à vous, et qu'on tente de l'embrasser toute, c'est l'impression qu'elle laisse. Elle m'apparaît, je l'ai suggéré déjà, sous l'apparence d'un arbre. Je dirais que l'on y distingue les romans des racines, ceux du tronc et des branches, et ceux des fruits. Dix romans s'échelonnant sur quinze ans, qui sont chacun une aventure, qui ont à chaque fois leur manière propre de négocier entre le vécu et l'imaginaire, le réel et le fantasme, la réflexion et la fantaisie, l'émotion et l'humour. C'est Alain Bosquet qui l'a dit, le même grand Alain Bosquet à qui vous succédez aujourd'hui et qui vous a maintes fois sondé de sa lucidité au laser : il y a de l'Érasme, du Breughel et du Descartes en vous. Le premier pour la place que vous faites à la folie, et qui ira même grandissante, le deuxième pour le cours libre que vous laissez à la sensualité et avant tout au sexe

qui est votre façon de pénétrer le monde, ce monde qui est souvent une femme, et le troisième pour la souveraine intelligence organisatrice de tout cela.

Premier livre des racines, traitant de la parentèle : le foisonnant *Le nom de l'arbre*, qui paraît la même année que le *magnum opus* de Hugo Claus et qui aurait pu s'appeler, lui aussi, *Le chagrin des Belges*. Vous y parlez de ce pays avec une clairvoyance et une sévérité telles que l'on comprend que vous ayez ressenti de façon si impérative le besoin de le fuir. Claude Bonnefoy pressentira bien que vous y donnez « une image très fidèle de la société belge entre 1930 et 1960, avec ses contradictions idéologiques, ses ombres, sa lente mutation ». Plusieurs fils parcourent la trame romanesque de ce livre très émancipé dans sa construction. Vous y prenez un premier nom d'emprunt, Louis Quien (Louis Qui ? ou francisation de Louis Kind, l'enfant ?) et vous faites vivre par ce truchement des années à la côte belge auprès d'un grand-père bourgmestre, francophone et franc-maçon qui ne survivra pas à la normalisation flamande sous l'occupation, mais aussi la tragique liaison virtuelle avec Juliette Lesquin, où l'on reconnaît l'enseignante dont le supplice vous a marqué à jamais. C'est un roman fondateur, que vous dédiez à Pierre Mertens, l'ami qui, quoique plus jeune, vous a précédé de quelques années dans l'arène littéraire. On y sent l'immédiate maîtrise de l'écrivain qui a préparé son entrée, ce que la critique ne manque pas de signaler. Dans la richesse de la langue se perçoit l'expérience du poète, que vous êtes déjà, puisqu'en cette même année 1973, vous publiez, chez le même éditeur, Grasset, un choix de poèmes sous le titre *La mémoire sous les mots*.

Vos deux romans suivants complètent la thématique du premier. *La mer traversée* place le narrateur, un autre double qui s'appelle Jean cette fois, sous les feux croisés des hantises des auteurs de ses jours : Adrienne est obsédée par le Titanic, son époux par la destruction de Bruxelles sur laquelle les promoteurs lâchent, selon son expression, « les blindés de Froidecœur ». Le démolisseur bruxellois devient ainsi, par votre entremise, un mythe littéraire. Livre étrange par son dispositif, il est essentiellement composé de l'écho de lettres que reçoit son narrateur, un sociologue en mission dans le Maghreb, ce même territoire que vous aurez beaucoup exploré vous-même avant de trouver votre port d'attache. *Des arbres dans la tête* est, de cette trilogie du souvenir, le volet le plus transparent : vos biographes futurs y puiseront nombre d'informations obliques, indirectes, mais



très éclairantes sur vos années d'errance et de formation, sur vos refus et sur vos promesses, sur cette grand-mère tourangelle surtout qui vous dit : « Dès que tu seras majeur, mon petit, quitte cette ville obscure, va vers le Sud sans te retourner, et, pour l'amour de ta chère grand-mère, entre dans Avignon où tu t'établiras... »  
*Se non e vero...*

Cette triade accomplie, vous abordez aux rives de l'imaginaire pur : c'est la période du tronc et des branches. Elle est composée à mes yeux de deux romans étrangement symétriques, où l'on voit l'idée fixe à l'œuvre, et de votre livre le plus foisonnant, le plus diaboliquement agencé, le plus libéré aussi. *Éléonore à Dresde* trouve dans *Les ruines de Rome* sa réflexion, comme l'a suggéré subtilement Bertrand Py, c'est-à-dire à la fois son reflet et son approfondissement. Dans les deux cas un homme est de plus en plus fasciné par une comédienne ; dans les deux cas, cette comédienne est immergée dans un rôle qui la confronte à un cataclysme : le bombardement de Dresde d'une part, celui d'Hiroshima de l'autre ; dans les deux cas elles vivent ces désastres par le biais d'œuvres d'art, un film ici, une pièce de théâtre là ; dans les deux cas l'action se trouve resserrée dans le temps, un jour d'une part, une série limitée de représentations de l'autre ; dans les deux cas les femmes sont fermées sur les drames qu'elles incarnent... Devant tant de correspondances, on ne peut que conclure que l'on se trouve devant « la » pierre d'achoppement, le scandale qui fonde votre univers mental, et qui fait de vous un fils de la guerre, c'est-à-dire de cette folie collective où les puissances de vie, contenues dans les femmes, sont livrées aux forces aveugles de la mort.

Entre ces deux livres symétriques, vous en composez un autre, le plus baroque d'entre tous, celui où vous vous débondez le plus, *Les rois borgnes*. Jean-Claude Pirotte, en préfaçant *Le nom de l'arbre*, l'avait comparé à un jeu de patience, faisant allusion au beau roman de Louis Guilloux, et signalant que ce même jeu se nomme en Belgique « par optimisme métonymique une "réussite" ». *Les rois borgnes* est, dans les deux sens, une réussite. Une douzaine de personnages s'y entrecroisent dans une sarabande tragi-comique, drolatique surtout. Dans un entretien que vous m'accordez lors de sa parution, en 1985, vous me confiez : « C'est là ce que ce livre m'a apporté de neuf : il m'a permis de faire entendre, pour la première fois, un rire éclatant, celui du diable... » Alain Bosquet, encore lui, a vu la dimension philosophique de cette sottise, sorte de *Faux-Monnayeurs* aux

abords de notre fin de siècle : « Notre dynamique est devenue notre mythe, nous somme de nous bousculer et non pas de ressasser nos torts ou nos raisons », écrit-il. Avec ce livre, vous sortez de l'ère des déchirements pour, passant par le sarcasme, aborder aux rives de la sérénité, crispée d'abord, puis de plus en plus détendue.

Viennent alors les fruits, ceux que vous offrez au cours de cette dernière décennie. Vous atteignez l'âge où d'autres prennent leur retraite. Vous, vous prenez simplement du champ. Vous savez qu'Actes Sud est dans de bonnes mains, vous y avez fidélisé notamment deux des écrivains les plus importants de leur époque, l'Américain Paul Auster et la Russe Nina Berberova. De toutes ces aventures éditoriales, vous nous livrez le récit au jour le jour dans ces livres sans équivalents que sont les trois volumes de *L'éditeur et son double*. Et le romancier, chez vous, s'autorise le divertissement pur. C'est le cas de votre unique polar, *Les belles infidèles*, incursion joueuse dans un genre où vous mettez plein de saveur et d'humour, ou de cette farce macabre qu'est *La femme du botaniste*, où un écrivain chargé d'ans, au moment d'y passer, charge un de ces clowns dévastateurs qui sont vos doubles sans foi ni loi, de séduire la femme qu'il convoite.

Mais la gravité vous envahit derechef dans vos deux plus récents romans. Dans *L'Italienne au rucher*, on retrouve, comme le dit Bosquet, toujours lui, votre « goût du baroque, de l'insolite, mais au fond de la simple complexité humaine ». À ce livre où un fils retrouve les carnets, scellés dans une ruche, dans lesquels son père apiculteur conte son ultime passion, vous apportez quelques années plus tard, une fois encore, la symétrie, *Le bonheur de l'imposture*, où un fils cherche dans les livres de celle qui l'a abandonné les secrets d'une mère insaisissable. On retrouve le roman des origines de vos débuts, mais serti dans une forme qui en fait avant tout un accomplissement artistique.

Ce cheminement qui est le vôtre est loin d'être à son terme. Mais quel beau parcours ! Il vous a ramené dans cette ville que votre grand-mère tourangelle jugeait obscure. Peut-être se serait-elle néanmoins réjouie aujourd'hui que votre œuvre et votre personnalité y fussent mises en lumière. Nous, en tout cas, sommes heureux d'avoir refait de vous un Bruxellois, fût-il intermittent.

Bienvenue, monsieur.

Copyright © 1999 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer ce discours :**

*Réception d'Hubert Nyssen. Séance publique du 5 juin 1999. Discours de Jacques De Decker [en ligne],*  
Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1999. Disponible sur :  
< [www.arllfb.be](http://www.arllfb.be) >